

Saint-Jacques-de-Compostelle

Le patrimoine religieux, du contexte au prétexte

Jean-René Bertrand

Volume 24, numéro 2, été 2005

Tourisme, religion et patrimoine : nouveaux regards sur une triade ancienne

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1071087ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1071087ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0712-8657 (imprimé)

1923-2705 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertrand, J.-R. (2005). Saint-Jacques-de-Compostelle : le patrimoine religieux, du contexte au prétexte. *Téoros*, 24(2), 26–38. <https://doi.org/10.7202/1071087ar>



Saint-Jacques-de-Compostelle

Le patrimoine religieux, du contexte au prétexte¹

Jean-René Bertrand

La buena estrella de Compostela brilla ahora por tres motivos simbólicos : ciudad santa de la Cristianidad, santuario del Patron de España y « sante sanctorum » del nacionalismo gallego [...]. Estas tres voluntades y otras paralelas convocan el 25 de Julio de cada año a miles de personas en Santiago. (Rivas, 1979)

Que connaît-on de Saint-Jacques de Compostelle (Santiago) ? Le chemin, la tombe de l'Apôtre, les façades de la cathédrale-basilique... Le haut-lieu estompe le reste ou le domine comme sur la grande place de l'Obradoiro, où la cathédrale fait face au palais qui abrite la mairie et le gouvernement de Galice, protège au sud la présidence de l'université, au nord l'hôpital des Rois catholiques destiné jadis aux pèlerins. Tous les pouvoirs sont dans les granites des édifices initialement religieux.

L'omniprésence du religieux dans la ville se manifeste sur plusieurs plans qui se recoupent. C'est d'abord l'importance matérielle, le décor des constructions de toutes les époques, la présence des services d'Église en tous lieux, mais, surtout, dans le cœur historique. C'est ensuite le spirituel et le culturel qui attirent de plus en plus les pèlerins, mais davantage encore les touristes. C'est enfin le politique qui utilise la ville, « synthèse de la Galice » (Otero Pedrayo, 1951), comme capitale, et use du religieux pour la promotion de la ville et de la région.



Ancienne mairie, réhabilitée par le Consorcio.

Photo : Jean-René Bertrand



Santiago (re)naissance d'une capitale

L'image du bonsai appliquée à la Galice peut être transposée à Santiago, ville historique, dont l'essor et l'expansion territoriale ne prennent de l'ampleur qu'à la fin du XX^e siècle.

Une croissance tardive

Sans refaire l'histoire de la ville, il faut souligner quelques étapes qui ont contribué à son paysage actuel. D'abord la stagnation tout au long du XIX^e siècle : elle consolide le noyau historique des douze quartiers (paroisses) et des faubourgs extra-muros. Avec 30 000 habitants en 1840, pour le municipale, et 26 000 en 1900, pour la ville, Santiago échappe à la modeste industrialisation de la Galice qui se produit ailleurs, à La Corogne ou à Vigo. Dans le début du XX^e siècle, la progression ne tient qu'au renforcement du centre universitaire et à l'affirmation des foires agricoles (32 000 habitants en 1930). C'est après la guerre civile que le développement urbain se manifeste avec l'essor de l'université, la construction de l'hôpital général de Galice et l'implantation du Marché national du bétail au nord de la ville. Ce sont donc les fonctions traditionnelles qui se trouvent exaltées pour atteindre 60 000 habitants en 1970. La croissance se trouve canalisée vers l'*Ensanche*². Enfin, l'autonomie de la Galice et le choix rapide (1980) de Santiago comme capitale de la région se traduisent par l'implantation de toutes les administrations de nouveau pouvoir (environ 2000 fonctionnaires), réutilisant des espaces militaires et programmant l'édification de nouveaux quartiers résidentiels pour atteindre maintenant plus de 100 000 habitants dans l'agglomération et les quartiers périurbains (Lois et Somoza, 2003).

Dans ces conditions de croissance, la structure de la ville est très simple avec cinq ensembles distincts qui correspondent aux phases d'édification des quartiers. Au centre, le cœur historique qui constitue l'essentiel de la ville jusqu'en 1930. C'est l'espace intra-muros avec quelques faubourgs le long des principaux axes et les emprises des couvents extérieurs. Au sud-ouest se développent le parc urbain de la Alameda et les extensions de la cité universitaire, occupées de 1930 à 1960. Autour du centre, les quartiers résidentiels plus ou moins planifiés des années 1960 et 1970 constituent presque un anneau dont le secteur méridional le plus dense forme l'*Ensanche*.

Si les constructions de la promotion publique ponctuent cet ensemble (*casas baratas* de Belvis), elles dominent le quartier programmé dans les années 1970 au nord de la ville avec les immeubles de Vite et Vista Alegre. Enfin, le complexe résidentiel de Fontiñas à l'est, érigé dans les années 1980, complète le dispositif (Aldrey, 1999). Au-delà, les extensions urbaines forment une auréole discontinue, bloquée à l'Est par les espaces verts, l'autoroute, la rocade et le Monte de Gozo.

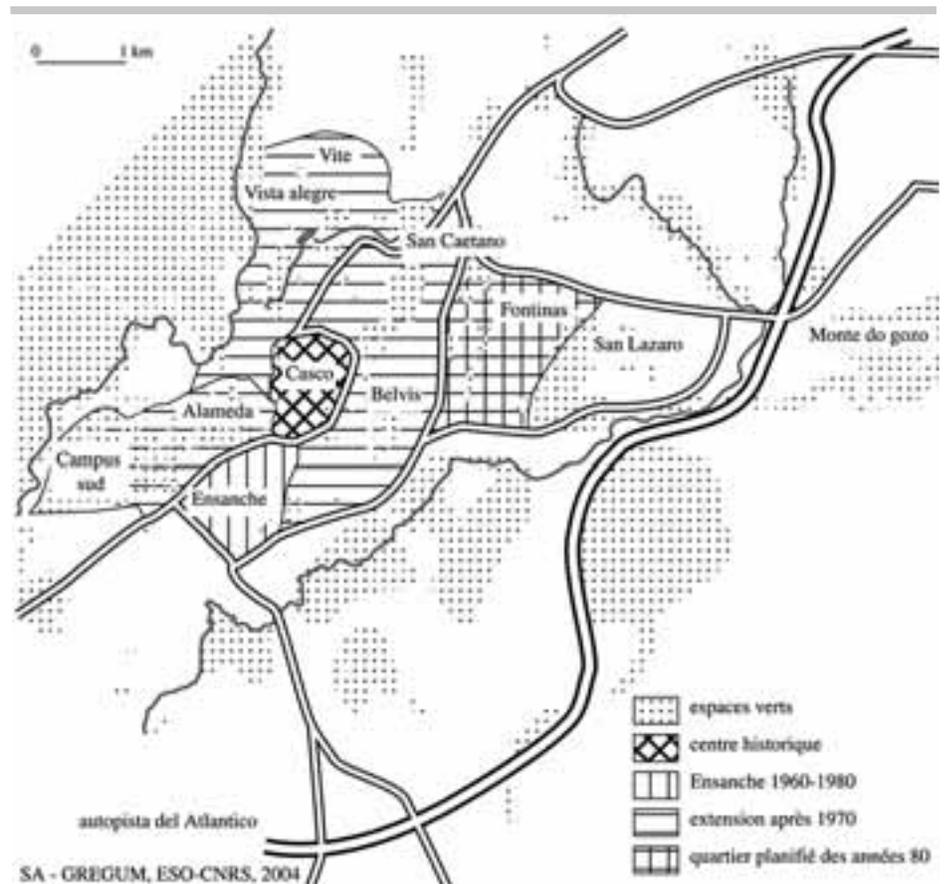
Cette croissance s'est déroulée heureusement sous la protection de l'Apôtre. De façon plus ou moins explicite et réglementaire, le volume des édifices ne peut occulter la puissance des flèches de la cathédrale³. En conséquence, dans le centre historique, les constructions ne dépassent pas les trois étages et n'émergent que les clochers des églises et des couvents. Dans la réalisation de l'*Ensanche*, les immeubles se

trouvent limités en hauteur à six étages sur les pentes des versants vers la vallée du Sar. Dans les deux cas, rien ne peut masquer au pèlerin ou aux autres la silhouette de la basilique qu'il faut découvrir au bout du chemin. Ces obligations d'urbanisme adaptées à la topographie de la cité ont permis de limiter les constructions d'emprise intempestive ou de les rejeter en périphérie comme pour les nouveaux hôtels.

Finalement, le caractère tardif de l'expansion urbaine ne présente que des avantages. D'une part, parce que les choix anciens d'aménagement ont pu être respectés en l'absence de pression foncière manifeste : le parc de la Alameda au sud du centre historique a été conservé, la trame arborée de mimosées de la cité universitaire méridionale n'a pas été altérée. D'autre part, l'expansion récente a été réalisée dans le contexte d'une capitale de région autonome, d'une vitrine de

Carte 1

La division socio-résidentielle de Santiago



SA - GREGUM, ESO-CNRS, 2004

Source : Jean-René Bertrand, réalisation S. Angonnet.



la Galice. En conséquence, les aménagements urbains, aussi bien pour les quartiers des services et administrations que pour les ensembles résidentiels destinés à leurs employés, ont été effectués dans un souci permanent de planification d'ensemble, de qualité architecturale, de maintien d'espaces verts ou de récréation. Le respect, dans ses grandes lignes, du Plan général d'aménagement urbain de Santiago (PGOU) de 1989 (après celui de 1965), a permis de circonscrire les secteurs d'urbanisation, de préserver des espaces naturels ou agricoles dans une période où la résistance des propriétaires, agricoles le plus souvent, venait à s'effriter. Ainsi, même avec les emprises des rocades ou de l'autoroute, Santiago peut s'enorgueillir d'un cadre urbain où les espaces verts sont importants : dans les périphéries de la ville avec de larges réserves, dans les espaces péri-centraux avec les dépendances des grands monastères (Santo Domingo par exemple). De plus, les constructions de prestige de la capitale, signées des meilleurs architectes européens, se trouvent valorisées par des espaces verts reconstitués autour, comme pour l'auditorium de Galice.

Ainsi, seuls les quartiers relativement anciens, le centre historique (*casco urbano*) et aussi l'*Ensanche*, constituent des espaces entièrement dévolus au minéral, au granite surtout.

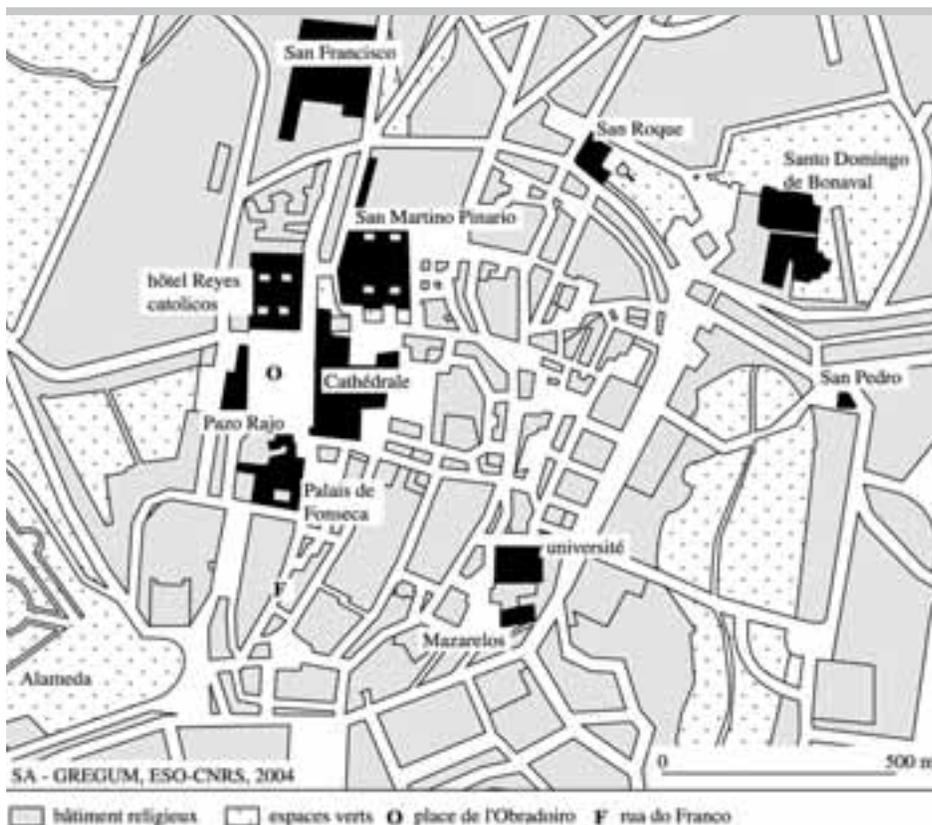
Le cœur comme patrimoine

Si la croissance urbaine se manifeste dans les périphéries, si les nouveaux équipements, touristiques ou autres, se développent hors de la cité, l'image de la capitale de la Galice et la promotion urbaine se construisent à partir du *casco urbano*, lieu de tous les pouvoirs.

L'image diffusée de Santiago se limite à la ville d'avant 1900, jugée médiévale ou baroque, avec ses édifices imposants et ses rues étroites. C'est bien évidemment le centre historique et les couvents autour qui ont permis de classer la ville au Patrimoine mondial de l'Humanité en 1985, comme d'autres villes espagnoles (Tolède). Santiago offre en effet un ensemble monumental exceptionnel et dense autour de l'immense enveloppe baroque du sanctuaire roman qui abrite le tombeau de l'Apôtre. Les sept autres églises et couvents médiévaux n'ont été épargnés des reprises baroques qu'en fonction de leur éloignement (Santa Maria de Sar ou San

Carte 2

Principaux monuments du centre de Santiago



Source : Jean-René Bertrand, réalisation S. Angonnet.

Pedro de Afora, hors les murs) de la basilique. La Renaissance ajoute trois monastères, l'Hôpital Royal et le palais-collège de Fonseca. Au XVII^e et au XVIII^e siècles, ce sont les palais civils ou religieux qui s'édifient le long des rues nouvelles qui mènent vers la cathédrale. Enfin, la période néoclassique complète l'ensemble monumental avec les vastes édifices de l'Université et, surtout, du Pazo de Rajoy, initialement séminaire des confesseurs.

C'est ce capital remarquable et reconnu qu'il convient de mettre en valeur pour la promotion touristique comme pour la représentation internationale de la capitale de la région autonome de Galice. Dans le cadre du Plan général d'aménagement, la conservation et la réhabilitation du patrimoine du centre historique sont largement prises en compte. Un Plan spécial de protection et de réhabilitation du *Casco Histórico* de Santiago est mis en œuvre à partir de 1987. C'est un des axes incontournables de la politique de promotion de la ville par la mairie et par le

gouvernement autonome. Il s'assortit rapidement d'un Plan de récupération des espaces dégradés. L'objectif patrimonial est évident (Formigo, 1997). L'initiative n'est pas nouvelle et ne fait que prolonger toutes les actions de classement et de protection des centres historiques des villes d'Espagne introduites par les lois depuis 1940.

La nouveauté tient à la durée du plan qui s'étale sur douze ans et à la création d'un instrument, une agence pour le mettre en œuvre : le Consorcio de Santiago, qui poursuit son action. Il s'agit d'un organisme public dont l'activité est financée à 60 % par l'État espagnol, 35 % par la Xunta et 5 % par la municipalité. Sa mission est d'abord de préserver le cadre bâti, ensuite de maintenir l'activité et le peuplement de la partie historique, essentiellement par des interventions sur le patrimoine construit : réhabilitation, restauration, mise aux normes... En pratique, l'action s'exerce sur les 2800 édifices du *casco histórico*, c'est-à-dire près de 7000 logements et environ 2000 locaux commerciaux ou de



service. Dans le cadre du plan, les interventions privilégient les deux tiers des édifices qui présentent un minimum d'intérêt historique. Et, en fait, en dehors des monuments ou des constructions remarquables, le Consorcio participe au financement de la réhabilitation intérieure des logements à partir de 1994, ainsi que des locaux commerciaux après 1997 (Gottlieb, 1998). Le rythme des actions est donné par les demandes : environ 150 logements sont réhabilités chaque année. Il dépend aussi des priorités : en 2003-2004, ce sont les façades des bâtiments religieux qui se trouvent privilégiées (églises des Orphelins, de l'Ordre tertiaire, de San Benito). Avec la remise en état des pavages de granite de rues désormais réservées aux piétons⁴, la rénovation de nombreux locaux commerciaux, les actions menées ne manquent pas de visibilité. Elles ont également participé à la revitalisation des activités commerciales en association avec l'augmentation de la fréquentation touristique. Deux associations canalisent les initiatives : celle des entreprises hôtelières de Santiago pour les bars et les restaurants du centre et l'association Compostela monumental pour les autres commerces. La spécialisation des rues se trouve quelque peu renforcée avec, à l'ouest (rua do Franco), la restauration pour les touristes et les bars à vin pour les universitaires et, à l'est, les commerces et les services traditionnels pour la population, mais aussi pour les étudiants (Dalisson, 1998).

S'il est prématuré de juger des effets sur le peuplement, marqué à la fois par le vieillissement et le déclin depuis 1970 et la part élevée des résidents étudiants, en matière de revitalisation, l'animation du centre historique ne se dément pas grâce aux jeunes étudiants, aux touristes et aux pèlerins.

Les cadres religieux de Santiago

Comme haut lieu de la chrétienté, Santiago abrite une dense collection de constructions religieuses autour de la cathédrale et du siège de l'archevêché. À l'ombre des flèches se sont agrégés les monastères et les couvents de tous les ordres constituant un ensemble architectural remarquable. S'ajoutent les symboles de la production des territoires de la pastorale avec le réseau des églises paroissiales et les lieux de formation des clercs, avec les bâtiments de l'Université, le tout ramassé dans la petite ellipse (moins de 50 hectares) du *casco urbano*.



Rua do Franco : bars et restaurants.

Photo : Jean-René Bertrand

L'Église compostellane

La puissance de l'Église compostellane ne se lit pas seulement dans la densité des édifices religieux historiques (21 hectares). Elle se manifeste aussi par les fonctions de pouvoir attachées au siège de l'archevêché, aux services qui permettent son fonctionnement et, plus encore, aux clercs, aux frères et aux sœurs de tous ordres, qui se sont installés autour de la cathédrale.

L'Église particulière de Santiago s'étend sur l'ensemble de l'ancienne province du même

nom d'avant 1833, dans la partie la plus peuplée de la Galice, de La Corogne à Pontevedra. C'est donc un millier de paroisses (1069) pour plus d'un million et demi d'habitants. Les services de l'archevêché ont ainsi à prendre soin de plus de 700 prêtres en paroisses. L'effectif, comme partout, a considérablement diminué par rapport aux années 1970, quand 1200 prêtres pouvaient être mis au service des populations paroissiales. Mais le vieillissement en cours du corps sacerdotal reste limité par rapport à d'autres pays : les deux tiers des prêtres sont âgés de 55 à 70 ans.



Parmi tous les services de l'Église diocésaine implantés entre la cathédrale et San Martin Pinario, le grand séminaire tient une place essentielle. Si l'université pontificale de Santiago à la fin du XIX^e siècle a laissé place à un Institut théologique compostellan en 1981, la fonction reste la même dans les locaux rénovés du monastère de San Martin : former des prêtres. Après la crise des années 1970 où l'enseignement ne concernait plus que 20 personnes par an, depuis 1985 le grand séminaire compte 50 à 60 jeunes hommes en fin de formation chaque année. Toutefois, en pratique, l'archevêque de Santiago ordonne cinq ou six prêtres par an. À côté du grand

et du petit séminaires, l'université compostellane (catholique) a conservé les deux collèges des maristes et des jésuites et créé une École universitaire de Travail social dans les années 1960, au sud de l'*Ensanche*. S'ajoutent les divers établissements secondaires toujours tenus par des congrégations enseignantes (jésuites, salésiens...) : trois lycées et quatre collèges implantés essentiellement en périphérie du centre historique. Classiquement, les congrégations religieuses (Compagnie de Marie surtout) offrent aussi les formes d'accueil et de scolarisation pour les tout petits : garderies, écoles maternelles.

Il n'est pas étonnant dans ce haut lieu de la chrétienté de rencontrer autant de couvents, de monastères et autres établissements religieux. Les écoles tenues par les frères ou les sœurs ne sont qu'une petite dimension de la place des religieux dans la ville et dans la société locale. On ne recense pas moins de onze édifices pour les ordres masculins et de 40 pour les religieuses, cloîtrées ou non. Cette importance des ordres et des congrégations est associée aux fonctions directement liées au culte ou à l'organisation de l'Église. Mais elle relève aussi de la place maintenue par les congrégations catholiques dans des registres incomplètement sécularisés. Ainsi, dans le domaine sanitaire en général, et à l'hôpital provincial en particulier, les sœurs ont conservé une large place avec les filles de la Charité, les Mercédaires de la Charité ou les sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux. De même, les petites Sœurs des Anciens ou de la Compagnie de Marie tiennent plusieurs établissements et maisons de retraites pour personnes en difficulté ou désemparées. Enfin, l'attention et l'accueil des handicapés passent encore par les foyers des Servantes de Marie.

L'action de l'Église ne se limite pas à cet ensemble de fonctions, finalement traditionnelles. Comme dans d'autres pays, les congrégations ou les groupes d'action caritative travaillent aussi à une meilleure insertion des jeunes plus ou moins en difficulté (hébergement d'urgence chez les franciscains par exemple) ou, plus simplement, à l'accueil ou au logement des jeunes dans des structures qui leur permettent de poursuivre leurs études. Cette fonction sociale d'hébergement et plus encore d'accompagnement se traduit par un certain nombre de lieux ouverts aux jeunes en dehors du système universitaire. À Santiago, quatre congrégations féminines assurent le logement et un cadre de vie sécurisant : les Filles de Marie-Immaculée dans le centre historique, les oblates du Très Saint-Rédempteur, celles du Sacré-Cœur ou les Servantes de Saint-Joseph à la périphérie du noyau central, avec des foyers et des résidences pour les jeunes scolarisées de niveau secondaire.

La cathédrale et les paroisses

L'organisation pastorale de la ville de Santiago présente des déséquilibres évidents et irréductibles. En effet, si le but du pèlerinage fait montre d'une animation permanente, il



San Martino Pineiro, le grand séminaire.

Photo : Jean-René Bertrand



n'en est pas de même pour les autres lieux de culte. Il se passe toujours quelque chose dans la cathédrale : les flots de touristes, pèlerins, défilent pour saluer l'Apôtre, visiter ses reliques ou embrasser sa statue. Il y est possible de se confesser en n'importe quelle langue, de suivre au moins un office par jour et la messe des pèlerins remplit les travées de la basilique. Le service divin est continu, plus ou moins spectaculaire selon les heures et les demandes des groupes de fidèles. Il attire les personnes de passage, mais aussi les pratiquants de la ville, particulièrement pour ce qui est des messes quotidiennes du matin.

Dans le centre historique ou ses abords immédiats, la collection de lieux de culte est impressionnante avec les églises paroissiales et les diverses chapelles rattachées. L'offre de lieux de culte excède la demande, dans la mesure où le noyau central a connu une forte dépopulation depuis le milieu du XX^e siècle et qu'il ne paraît pas utile de maintenir des offices pour des pratiquants aussi rares qu'ailleurs et très âgés. Le *casco urbano* est passé de moins de 10 000 habitants dans les années 1960 à moins de 5000 actuellement (Aldrey, 1999). Le dispositif de dix paroisses pour le centre historique augmenté de la paroisse de Santa Maria de Sar au sud dépassait largement la norme de l'évêché d'un prêtre pour environ 2000 habitants. Deux regroupements de paroisses urbaines ont donc été réalisés dans les années 1980 : les paroisses du cœur (rua Nova : San Fiz et Santa Maria Salomé) sont confiées au titulaire de San Andres et les bâtiments n'ouvrent plus que pour les touristes. De même, deux paroisses de la Porte du Camino sont sous la même gouverne (San Benito et Santa Maria del Camino), ainsi que les chapelles de leur territoire. Enfin, une paroisse personnelle est maintenue pour l'église des sœurs de l'orphelinat (Santa Maria a Antigua) : elle sera rattachée à la paroisse voisine lors de la retraite du curé. Les regroupements opérés dans le centre historique ne résolvent pas tous les problèmes de nomadisme des paroissiens. Ne serait-ce que pour l'immense paroisse de Santa Maria del Sar, les distances entre les lieux peuplés et l'église, les voies rapides à traverser et les autres difficultés d'accès font que les derniers fidèles préfèrent se rendre à la cathédrale, ou ailleurs selon leur sensibilité, plutôt que de gagner leur paroisse de rattachement ecclésiastique.



Sortie de la messe des pèlerins.

Photo : Jean-René Bertrand

Même si la concentration d'édifices religieux qui permettent le culte est d'une densité exceptionnelle au cœur de Santiago, l'archevêque a tenu à doter les nouveaux quartiers du siège métropolitain des mêmes services paroissiaux qu'il implantait dans la périphérie de grands ensembles de la Corogne (Mercator, 1997). Ainsi, en plus des églises paroissiales rejointes par le front d'urbanisation, comme Santa Maria de Conxo au sud, l'Église produit de nouveaux territoires en suivant les grands aménagements urbains. À l'époque de l'*Ensanche* (1940-1980), c'est la

paroisse de San Andres qui est créée pour répondre aux besoins. Dans les années 1980 d'urbanisation rapide, pour loger les employés des administrations de la Xunta⁵, sont érigées les nouvelles paroisses de Notre-Dame de Fatima sur le quartier de Castiñeirño au sud et, pour le quartier péri-urbain semi-fermé des cadres d'Os Tilos, la paroisse de Saint-François d'Assise. Dans les années 1990, la livraison des immeubles de Fontiñas à l'est débouche sur les institutions paroissiales de Saint-Antoine-de-Padoue (Guia, 1998).



Regroupements au centre, morcellements des vieux territoires paroissiaux en périphérie, l'Église compostellane tente ainsi de suivre les évolutions démographiques et sociales de la ville, moins pour remplir les nefs le dimanche que pour tisser, au jour le jour, un lien social à travers les services paroissiaux, la catéchèse, les sacrements.

L'université

La tradition universitaire de Santiago est intimement liée à l'Église, dès les origines, avec la bulle papale de 1504, ensuite avec les grandes familles d'ecclésiastiques qui assument les fondations des principaux collèges (Fonseca). Avec la fonction religieuse, l'université organise et anime la vie de la ville

après la perte du rôle de capitale provinciale en 1833. Le développement des facultés reste modeste tout au long du XIX^e siècle, avec environ 1200 étudiants vers 1840 et 450 autres dans le grand séminaire (Madoz, 1847), et pas beaucoup plus vers 1900, lorsque l'on édifie les ensembles monumentaux néoclassiques de l'Université (Droit, Lettres, Philosophie) et de la faculté de Médecine (terminée en 1928) dans le cœur de la ville.

Jusqu'à la guerre civile, la croissance est réduite (2000 étudiants en 1932), mais continue et justifie l'aménagement, sur le modèle madrilène de 1910, d'un vaste domaine au sud de la ville : la cité universitaire qui deviendra le Campus sud. Il ne sera vraiment occupé qu'après les années 1960 avec l'expansion de la scolarisation et l'ouverture de nouvelles facultés. La fonction universitaire devient omniprésente dans les années 1970 avec l'inflation des effectifs et une demande en logement qui permet de terminer l'*Ensanche*. Le gonflement des inscrits avec la diversification des cursus d'études supérieures est fulgurant : 9000 étudiants en 1970, 25 000 en 1985 et 28 000 en 1991, ce qui correspond au maximum, avant une diminution régulière consécutive à la prolifération des établissements universitaires dans les autres villes de Galice.

Pendant l'année universitaire, il semble que plus de 22 000 étudiants résident dans la ville, au moins du lundi au vendredi, ce qui n'est pas sans susciter de multiples activités commerciales et de service pour cette population, de la papeterie à la discothèque, en passant par toutes les formes de bars et de restaurants. Les enquêtes montrent que la moitié des étudiants résident dans le centre historique et dans l'*Ensanche*, le plus souvent dans des petits appartements en location, dans leur famille et, dans le cas d'un étudiant sur dix, dans un hôtel ou une pension (Lois, 1994).

Une telle expansion universitaire se traduit par de nouveaux programmes de construction, l'aménagement d'un campus Nord et la redistribution des services des facultés dans la ville. Toutefois, l'université de Santiago a tenu à maintenir, sinon à renforcer, sa présence dans le centre historique, installant la Présidence et ses bureaux au pied de la cathédrale dans le Collège Saint-Jérôme et transformant le collège de Fonseca en Bibliothèque générale. Par ailleurs, une partie



San Benito, en cours de réhabilitation.

Photo : Jean-René Bertrand



des administrations et des vices-présidences trouve à se loger dans des *pazos*⁶ et des maisons bourgeoises du *casco urbano*, après leur rénovation et leur modernisation (Lois, 1999).

D'autres bâtiments d'origine religieuse directe sont mobilisés pour abriter différents services de l'université. Ainsi, en continuité avec les constructions de l'Université, après reconversion de l'église de la Compagnie de Jésus en centre d'expositions, les dépendances de l'ordre ont été converties en bureaux et en salles d'enseignement dans l'édifice de Mazarelos, d'abord pour les Sciences de l'éducation, puis pour d'autres disciplines littéraires. De même, l'hôpital du couvent de San Roque a été remis en état pour accueillir diverses manifestations et un institut Padre Sarmiento du Conseil supérieur de la recherche scientifique, auparavant installé dans le collège Saint-Jérôme.

Ainsi, après une phase d'expansion vers les périphéries sud-ouest et nord (Facultés, résidences universitaires, services), l'université de Santiago réinvestit le noyau historique, participant à la localisation concentrée des pouvoirs auprès de la façade de la cathédrale. Dans ce mouvement de consolidation de la présence de l'Université en centre-ville, les opérations de rénovation et de réhabilitation ont joué un rôle non négligeable avec une offre d'immeubles de qualité pouvant plus facilement être acquis par des administrations que par des particuliers.

Ainsi, les deux piliers de la vie de Santiago de 1833 à 1980 continuent d'occuper ou rejoignent le cœur de la ville pour y implanter les activités de prestige et de pouvoir. Dans ce retour au centre, les échanges de bâtiments jouent au profit de l'institution universitaire.

L'afflux des pèlerins et des touristes

Dans la seconde moitié du XX^e siècle, les catholiques des rassemblements reprennent le chemin de Saint-Jacques : signe de renaissance de la forme pèlerine de la religiosité. Ils sont accompagnés par des foules de personnes, aux motifs distincts, mais qui participent d'un tourisme aussi religieux que culturel. L'Église et les autres institutions se trouvent mobilisées au moins pour accompagner le mouvement.

Le renouveau du pèlerinage

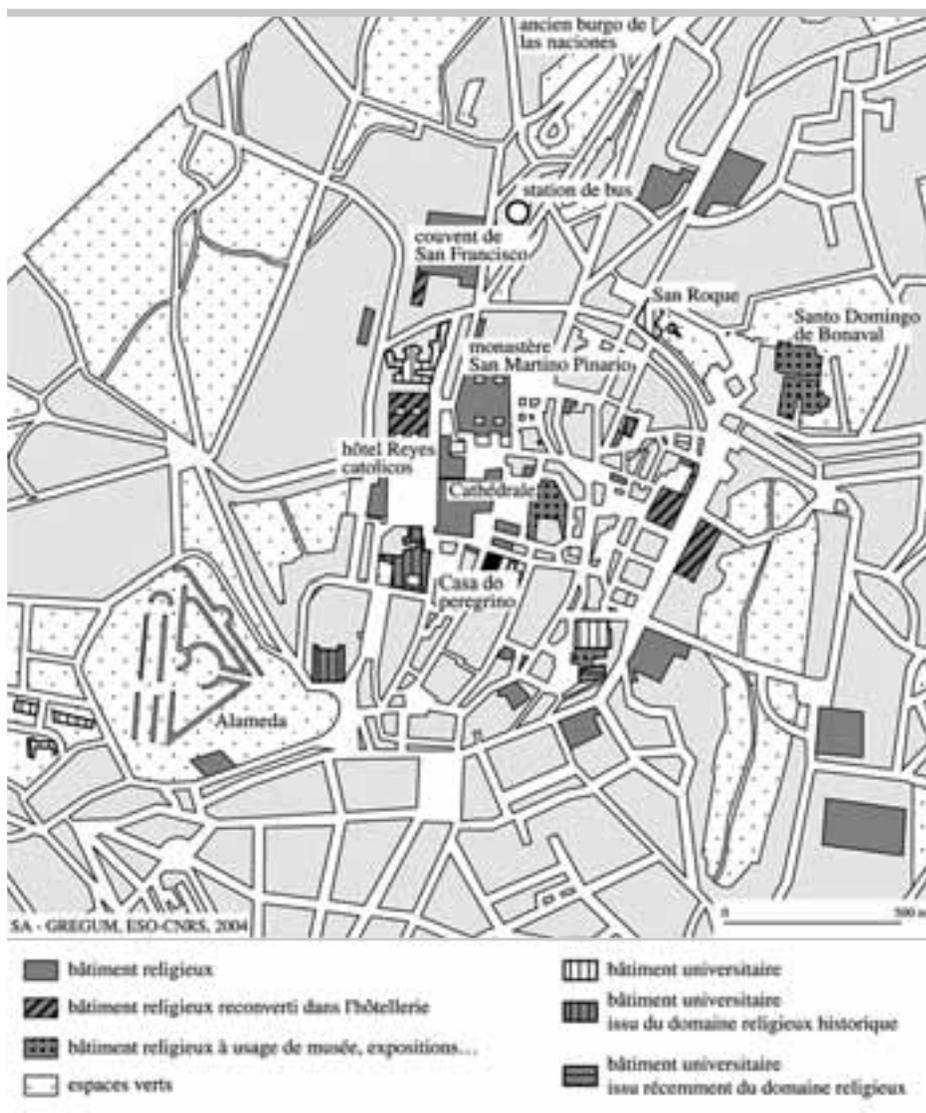
Si la vision des foules médiévales de toute l'Europe se pressant autour de la sépulture de saint Jacques le Majeur a certainement été déformée et exagérée, la reprise des mouvements dans la seconde moitié du XX^e siècle est indubitable. Elle est relatée par tous les auteurs, statistiquement démontrée dans les années 1980, et participe d'un mouvement très général de progression des pieux cheminements (Bertrand, 1999).

L'indicateur le plus significatif est la délivrance de la Compostela, qui atteste d'un véritable pèlerinage, soit 100 kilomètres à pied,

soit le double à cheval ou à bicyclette. Des séries continues depuis le début des années 1970 permettent de suivre l'évolution de la pérégrination. Au long de la décennie 1970, les attestations varient de quelques dizaines à quelques centaines. Dans les années 1980, elles progressent fortement et régulièrement pour atteindre quelques milliers. Après 1990, c'est par dizaines de milliers que se font recenser les Coquillards. La tendance est claire et la progression régulière avec les seules exaltations des flux correspondant aux années saintes : 1971, 1982, 1993, 1999. Ces années, qui correspondent à la célébration de la Saint-Jacques un di-

Carte 3

Principaux monuments du centre de Santiago



Source : Jean-René Bertrand, réalisation S. Angonnet.



manche, le 25 juillet, attirent de plus en plus de pèlerins pour les indulgences plénières longtemps associées à cette conjonction (jusqu'à leur suppression par Paul VI), mais aussi pour les manifestations religieuses annexes. Ainsi, plus de 150 000 Compostelas ont été distribuées en 1999. La tenue des Journées mondiales de la Jeunesse de 1989, qui auraient attiré plus de 500 000 personnes, ne s'est pas traduite par un gonflement des attestations de pèlerinage.

L'inflation pèlerine des années saintes tient en grande partie aux pèlerinages collectifs en provenance surtout des diocèses de toutes les Espagnes. Un sondage sur les groupes recensés en juillet 1999 (Compostela 2000) montre le fort degré d'organisation des pèlerinages : ce sont des ensembles structurés qui participent à l'office des pèlerins, ce qui permet leur recension. Sur les 824 groupes, environ un tiers (249) se définissent par leur paroisse d'origine. Il faudrait y ajouter les au-

tres structures d'Église : diocèses, archiprêtres, doyennés... Sont également bien représentés tous les mouvements et les associations de fidèles. Dans leur variété, du groupe de catéchistes aux groupes de prière charismatique, les mouvements se distinguent par leur nombre (46), loin devant les scolaires et les collégiens ou les confréries et les fraternités. De la même façon, les années saintes mobilisent des groupes étrangers plus nombreux : en juillet 1999, ils représentaient un dixième de l'ensemble en provenance de toute l'Europe, mais d'abord de France et d'Italie, puis du Portugal proche. Le reste du monde se trouve représenté par des cohortes très diverses où dominent les pèlerins des États-Unis.

Dans les mouvements vers Santiago, les étrangers sont plus représentés proportionnellement dans les voyages collectifs (avec autocar le plus souvent) que dans les démarches individuelles. Depuis une dizaine

d'années, la proportion des étrangers parmi les pèlerins certifiés augmente légèrement pour atteindre 36 % en 2001. Il n'y a que dans les années saintes que leur proportion décline, mais avec des effectifs croissants, du fait de l'afflux des espagnols et d'abord des galiciens en ces occasions.

Bien que partielle, la mesure par l'attribution d'un diplôme est significative. Nombre de pèlerins ne peuvent l'obtenir faute d'attestation de passage dans une des étapes du *Camino frances* ou tout simplement ne jugent pas utile d'attendre longuement l'attestation dans l'antichambre de la Casa del Peregrino. De plus, tous les groupes de pèlerins qui utilisent d'autres moyens de locomotion (automobile ou cars) pour venir saluer et prier l'Apôtre ne peuvent prétendre à la Compostela. De cet indicateur, il ne faut donc retenir que la tendance qui se dessine et qui est confortée par les statistiques de venues en groupe ou celles des autocars dans le parking adéquat.

Enfin, la nette progression du nombre de pèlerins a contraint le déménagement du lieu d'accueil du local près de la Sainte porte de la cathédrale à la maison de doyen, plus spacieuse, au pied de la façade méridionale des *Platerias*.

Touristes et pèlerins

Les motivations des pèlerins certifiés sont claires : le voyage est essentiellement à but religieux pour les deux tiers d'entre eux et religieux et culturel pour le quart. Les raisons strictement culturelles ne représentent que 8 % de l'ensemble en 2001. Elles tombent évidemment à 2 ou 3 % lors des années saintes. Il s'agit donc bien d'une manifestation de religiosité.

Mais les effectifs des détenteurs de la Compostela ne sont pas vraiment représentatifs de l'afflux de population chaque année dans la capitale de la Galice. S'il faut croire les statistiques de fréquentation touristique du ministère galicien du Tourisme, il y aurait eu quelque six millions de touristes durant l'année sainte de 1999. La critique de ces données qui a été réalisée (Santos, 1999) demeure pertinente : sur l'année, les capacités hôtelières classiques ne permettraient que l'accueil de deux millions de personnes pour une nuitée dans la région de Santiago, élargie au littoral proche⁷, mais il faudrait ajouter les res-

Graphique 1

Les pèlerins à Saint-Jacques-de-Compostelle



Source : Jean-René Bertrand, réalisation S. Angonnet.



Casa do Peregrino : accueil des pèlerins et remises de la Compostela.

Photo : Jean-René Bertrand

sources des cités universitaires, des établissements religieux ainsi que les campements temporaires. De toute façon, nous sommes loin du compte. Retenons cependant que la réussite touristique de Santiago se manifeste par la multiplication des capacités hôtelières dans la ville et sur les principaux axes d'arrivée. De même, l'aménagement du parking de l'avenue Jean XXIII s'est imposé pour permettre la noria des autobus qui amènent touristes et pèlerins à quelques centaines de mètres de la cathédrale pour une messe, une rapide visite du centre historique et un repas. Pour les

1 250 000 visiteurs sortis des 25 000 autobus de 1999, les quatre heures de présence en moyenne dans la vieille ville (Santos, 1999) ne nécessitent pas la recherche d'un hébergement : le retour au domicile peut désormais se faire en Castille ou au Portugal grâce au réseau routier amélioré et aux autoroutes... Toutefois, pour les visiteurs étrangers, une nuit à Saint-Jacques s'impose dans un voyage qui associe le religieux et le culturel au circuit touristique balnéaire des Rias Baixas. C'est ce produit qui transforme la ville de l'Apôtre en centre d'excursions et d'autocaristes.

La promotion culturelle et religieuse de Santiago est devenue un axe fort de la politique de développement touristique de la Xunta. Elle prend forme, dans le contexte espagnol, après les Jeux olympiques de Barcelone, et se construit autour de l'année sainte (ou *Xacobeo*) de 1993. Le religieux se trouve ainsi mobilisé au service de l'activité touristique de la Galice, ce qui sera réitéré en 1999 et se manifeste encore en 2004. Le plan *Xacobeo 93* mis en place par le gouvernement autonome utilise tous les rites du pèlerinage pour construire un produit attractif et réussit à le faire avec l'aide de l'État espagnol, mais aussi de la Communauté européenne, qui ont été mobilisés par la rénovation du *Camino frances*, « premier itinéraire culturel européen » en 1989, Patrimoine de l'Humanité en 1993, tout comme la ville d'arrivée inscrite dans cette catégorie dès 1985.

Incontestablement, la récupération touristique du pèlerinage et de l'image du pèlerin est une réussite dans les statistiques de fréquentation. Il n'est pas sûr que tous les touristes qui ont salué l'Apôtre repartent pèlerins, mais ce n'est pas le seul souci de la Xunta.

Loger le pèlerin

Il est nécessaire de distinguer le pèlerin certifié des autres, faciles à confondre avec les adeptes d'un tourisme culturel. Pour les premiers, tout à fait logiquement, l'Église fait son office sans grande publicité et en fonction de ses possibilités.

Classiquement, l'accueil pour une nuit, voire deux au maximum, se fait dans les institutions religieuses à travers la ville. Dès le XV^e siècle, l'hôpital des Rois catholiques, devenu *Parador* national à l'époque franquiste, fournissait une solution d'hébergement, limitée désormais à l'offre d'un repas aux dix premiers pèlerins certifiés qui se présentaient. Le principal hébergement est constitué par le petit séminaire qui peut recevoir chaque année environ 30 000 personnes et qui, lors des années saintes, plante des tentes pour accueillir 10 000 personnes de plus. Cette offre est complétée par la Maison diocésaine des œuvres, rue des Sciences dans le Campus Sud (6000 personnes), l'auberge Jean XXIII des franciscains (plus de 5000 nuitées), les collèges et les couvents des divers ordres religieux, ainsi que les résidences qui logent à l'année les étudiants.



Ainsi, tous les établissements religieux du centre historique et de son immédiate périphérie se trouvent utilisés pour l'accueil individuel et surtout pour la réception de groupes, paroissiaux ou autres, qui peuvent réserver à l'avance. Par ailleurs, la « Cuisine économique » de Caritas, section interparoissiale de Santiago, peut aussi nourrir des groupes de pèlerins. Elle fonctionne avec la collaboration des Filles de la Charité et dans un de leurs établissements. C'est donc toute une organisation qui mobilise l'Église compostellane, ses institutions, ses mouvements et ses bénévoles.

Traditionnellement, s'ajoutent les places disponibles dans les résidences universitaires et les foyers tenus par les ordres religieux dans la ville (franciscaines missionnaires, *Concepcionistes*, sœurs Dorothees, Filles de la Divina Pastora...). L'imbrication Église-université n'est pas nouvelle. Pour l'année sainte de 1965, la ville et l'Église avaient fait édifier un ensemble de baraquements pour héberger les pèlerins étrangers à proximité de San Francisco. Le « Burgo de las naciones » ainsi construit fut promptement mis au service de la communauté universitaire et servit jusqu'à la fin de résidence, avec plus de 750 chambres. Sa destruction, pour insalubrité et pour laisser place à l'auditorium de Galice et à de nouvelles résidences, a entraîné son remplacement en périphérie. En effet, le vaste versant d'une colline a été modelé pour la messe en plein air des Journées mondiales de la jeunesse de juillet 1989. Les terrassements effectués pour l'événement ont été réutilisés pour un aménagement du site sur une soixantaine d'hectares : création d'un lac artificiel, édification d'un auditorium en plein air pouvant accueillir 30 000 personnes. La modeste colline qui domine la vallée du Sar a reçu surtout des équipements pour l'accueil des pèlerins et des touristes : le Centre européen des pèlerinages et de la pastorale des jeunes, œuvre diocésaine, confiée à la congrégation des Croisées de Sainte Marie ; le centre d'hébergement Jean Paul II qui aligne ses constructions basses, ouvertes gratuitement aux pèlerins pour 800 places et de façon payante pour 1968 places : il est surtout destiné aux groupes de pèlerins, mais est utilisé aussi comme résidence universitaire. S'ajoutent à proximité un camping une cité de vacances de 752 places et deux établissements hôteliers, dont une résidence-hôtel de luxe. L'ensemble est géré par le Patronato Monte de Gozo, qui associe le diocèse, la ville et l'université.

Dans ce dispositif complexe, les collaborations entre la ville, l'université, la Xunta et l'Église compostellane sont indispensables, la réussite des manifestations tient aussi aux nombreux bénévoles, étudiants ou non, qui œuvrent avec les autorités. Leur recrutement et leur encadrement passe par les pères franciscains, pièce essentielle du dispositif dans leurs locaux proches de la cathédrale.

Loger le touriste

Si l'accueil du pèlerin passe par les congrégations religieuses ou les résidences universitaires, l'augmentation signalée du nombre de touristes nécessite des infrastructures hôtelières adaptées. La fonction touristique émergente de Santiago est marquée par une croissance remarquable du parc hôtelier depuis une vingtaine d'années.



Cathédrale : façade principale sur la place de l'Obradoiro.
Photo : Jean-René Bertrand



L'évolution du parc peut être suivie grâce aux développements d'établissements de tourisme (hôtels, hôtels-résidences, *hostales*) de qualité, de deux étoiles au moins. Leur nombre est passé de 22 en 1982 à 41 en 2002, ce qui correspond en fait à un doublement, puisque 22 établissements ont été créés et trois anciens ont été fermés, essentiellement dans la partie historique de la ville. Cette progression ne tient pas compte de la quinzaine d'hôtels et de pensions classés une étoile ou non classés en 1982, catégories en forte diminution.

La conversion au tourisme se manifeste dans le changement de nature du parc. Avant 1980, l'offre d'hébergement reposait sur des pensions, des *fondas*, des hôtels-résidences de faible capacité, souvent occupés par des enseignants de l'université ou des étudiants, aux côtés des hôtels de tou-

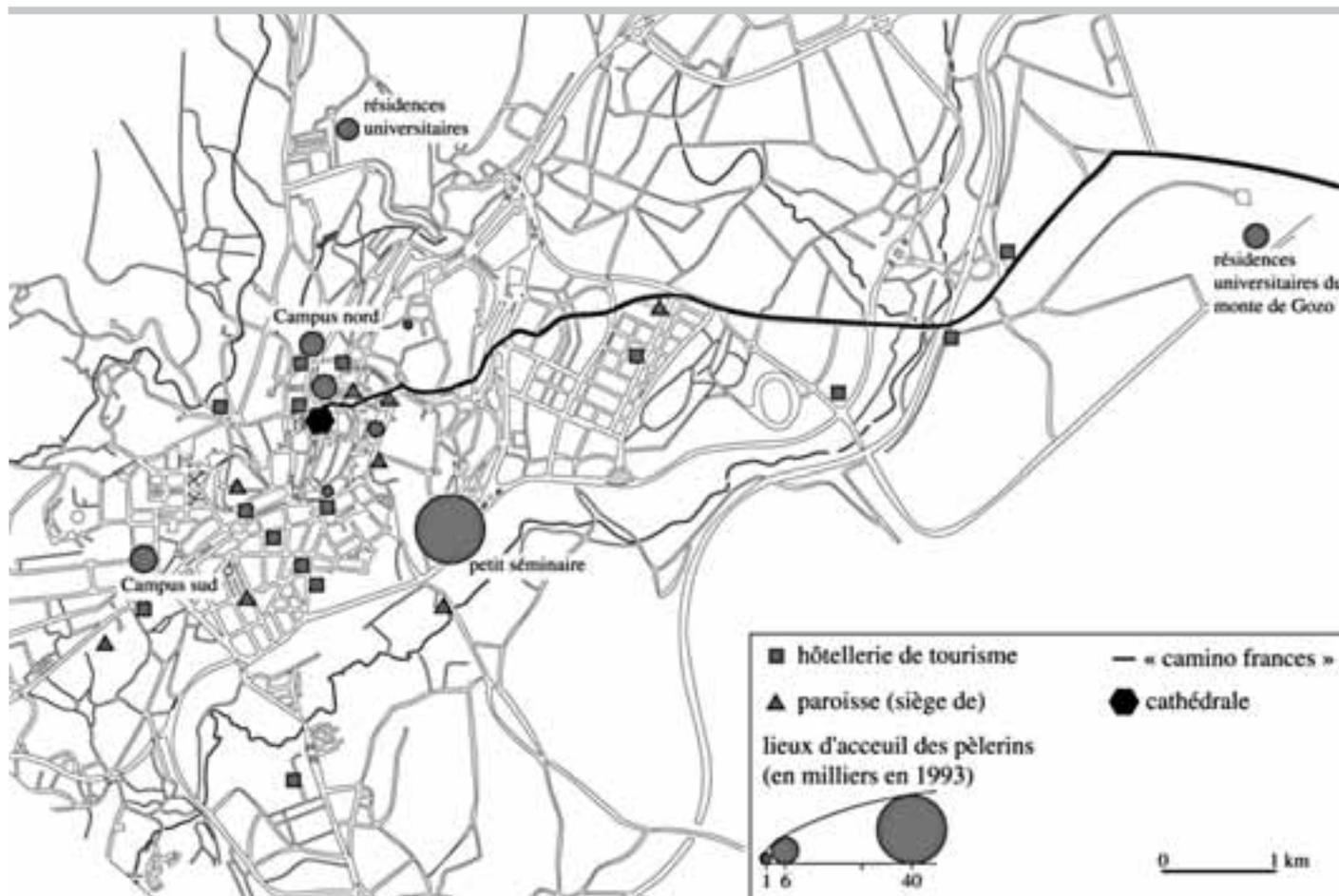
risme et du *Parador* de l'hôpital des Rois catholiques. Les localisations à proximité des facultés se limitaient à une dissémination à la fois dans le centre historique et dans l'*Ensanche* dont l'édification se terminait. Un seul établissement venait de se construire aux limites méridionales du tissu urbain. Dans l'offre actuelle, sont venus s'ajouter aux trois de 1982 treize autres établissements de trois étoiles et plus, de forte capacité. Certains appartiennent à des chaînes espagnoles (Hesperia ou Melia), d'autres à des compagnies internationales (Mercure). Aux formes classiques de l'hôtellerie internationale, des compléments surgissent avec des offres innovantes comme le logement dans des cellules monacales (mises aux normes) du couvent de San Francisco, désormais partagé entre les pères franciscains et un hôtel en partie financé par le gouvernement de Galice. D'autres nouveautés apparaissent



Murs de San Paio das antealtares.
Photo : Jean-René Bertrand

Carte 4

Saint-Jacques-de-Compostelle : accueillir les pèlerins... et les touristes



Source : Jean-René Bertrand, réalisation S. Angonnet.



avec des pavillons-logements de vacances loués à la semaine au Monte de Gozo. L'enrichissement du parc se réalise essentiellement en périphérie de la ville sur les voies rapides de la rocade ou de l'autoroute de l'Atlantique ou encore sur la route de l'aéroport. Toutefois, quelques petites opérations sont également effectuées aux limites du centre historique. Les références au pèlerinage (Puerta del Camino) et à l'Apôtre ne manquent pas. Mais la relation à des activités non religieuses est évidente : ici à proximité du nouveau palais des congrès, là en accès facile avec le parlement de Galice ou les administrations de la région autonome.

Globalement, par l'intermédiaire des nouvelles clientèles et l'organisation de colloques et de séminaires à longueur d'année, les nouveaux établissements tirent la gamme hôtelière vers le haut, vers des publics éloignés de la frugalité des pèlerins. Il ne reste que les deux campings pour un accueil diversifié.

Ainsi, depuis une quinzaine d'années, la nette reprise des déplacements à motifs religieux a été utilisée pour la mise en place d'un développement touristique de la Galice et de sa capitale. Dans la promotion de Santiago, la mobilisation autour du pèlerinage et des années saintes est menée par le gouvernement autonome, la ville, l'État espagnol et, bien évidemment, l'archevêché.

Conclusion

La fonction religieuse est fondamentale à Santiago : elle est à l'origine de la cité, assure son développement et ses activités jusqu'au milieu du XX^e siècle, directement par ses institutions et ses manifestations, conséquemment avec l'implantation précoce et l'essor tardif de la fonction universitaire. Entre les vallées du Sar et du Sarela, l'Église a déployé ses édifices baroques autour de la basilique romane dans les limites des murailles et des faubourgs historiques. C'est ce cadre monumental et l'importance religieuse du lieu qui permettent le classement au Patrimoine de l'Humanité.

Le dynamisme retrouvé à la fin du siècle dernier découle des choix du jeune gouvernement de Galice : élection d'une capitale dans un cadre prestigieux, investissement dans le développement touristique sur une base culturelle et monumentale où le religieux est exalté et sert de prétexte à la promotion.

La vocation œcuménique de la religion prend forme avec la mobilisation de toutes les autorités à toutes les échelles. Elle se réalise pour l'Offrande à l'Apôtre le 25 juillet et chaque jour dans les processus de valorisation et de réutilisation du patrimoine religieux de la capitale de la Galice.

Jean-René Bertrand est professeur au département de géographie, Unité Mixte de Recherche Espaces géographiques et Sociétés de l'Ouest (UMR ESO), à l'Université du Maine en France.

Notes

- 1 Cet article a été publié une première fois dans les *Annales de la recherche urbaine* et est publié dans ces pages avec la permission de son auteur.
- 2 Quartier régulier, comme dans de nombreuses villes espagnoles, planifié au sud de la vieille ville.
- 3 Les ordonnances de police urbaine de 1780 limitent la hauteur des constructions, imposent des façades de pierre et le traitement des étages en galeries, pour la vue, mais aussi pour la circulation de l'air et de la lumière dans les rues étroites.
- 4 Officiellement, elle est prévue depuis le plan stratégique de 1989, mais trouve son expression dans le Plan général d'Aménagement et le Plan spécial pour la ville historique (PECH) de 1992, avec application réelle après 1997. En pratique, l'étroitesse des rues du cœur historique a très tôt limité la circulation et le cœur est piétonnier dès la fin des années 1980. Désormais seuls deux axes peuvent être utilisés pour la circulation : l'accès au *Parador* des Rois catholiques et au *Pazo Rajoy* pour les véhicules officiels, au nord, et la rue entre le marché d'Abastos, l'Université et la place de Mazarelos, à l'est.
- 5 Organe exécutif du gouvernement autonome de Galice.
- 6 Palais, manoir... maison de caractère en Galice.
- 7 La question de la production des statistiques de tourisme en Espagne, en Galice en particulier, ne permet pas de vue bien précise. En 1999, on dénombre, pour les quatre provinces, 6,4 millions de nuitées sur toute l'année, soit environ 500 000 de plus que dans les « années encadrantes ». En 2004, on atteint 7,8 millions de nuitées, soit 1,8 million de plus que les années précédentes. L'effet des années saintes est indubitable, mais pas vraiment mesurable. De plus, il ne s'agit que des nuitées dans l'hôtellerie de tourisme. Il faudrait compléter avec la fréquentation des campings. Mais ces derniers sont plus répartis sur le littoral que dans la région de Saint-Jacques.

Bibliographie

- Aldrey Vasquez, J.A. (1999), *Análise da poboación na área urbana de Santiago de Compostela*, Consorcio de Santiago, Santiago, 326 p.
- Bertrand, J.-R. (1999), « Géographie des pèlerinages », dans J.-R. Bertrand et C. Muller (dir.), *Religions et Territoires*, Paris, L'Harmattan, p. 39-64.
- Consorcio de Santiago, site Internet de la Concellería de Conservación e Rehabilitación do Casco Histórico, [www.santiagodecompostela.org].
- Compostela 2000, « Memoria del Año Santo 1999 », *Revista de la Archicofradía Universal del Apostol Santiago*, n° 20.
- Dalisson, C. (1998), *Saint-Jacques de Compostelle : fonctions et espaces urbains*, GEA-SO-CERVIN, Campagnes françaises et Ibériques de l'Atlantique, Bordeaux, p. 179-189.
- Formigo Couceiro, J. (1997), *El casco histórico de Santiago de Compostela. Un estudio de geografía humana*, Memoria de Licenciatura, Universidad de Santiago de Compostela.
- Gotlieb, C. (1998), « Nouveaux chemins pour Saint-Jacques de Compostelle », *Diagonal*, n° 131, p. 57-60.
- Guía de la Archidiócesis Compostelana*, 1992 et 1998, Santiago.
- Lois Gonzalez, R.C. (1994), *A universidade (1960-1992)*, Vigo, Xerais, 246 p.
- Lois Gonzalez, R.C. (1999), « Revitalización económica y desarrollo urbano reciente en Santiago de Compostela », dans A. Campesino (dir.), *Comercio, turismo y cambios funcionales en las ciudades españolas Patrimonio de la Humanidad*, Cáceres, p. 161-197.
- Lois Gonzalez, R.C., et R. Rodriguez Gonzalez (1992), « La estrategia de promoción urbana de Santiago de Compostela », dans *El planeamiento urbano y estratégico*, Universidad de León, p. 145-159.
- Lois Gonzalez, R.C., et J. Somoza Medina (2003), « Cultural Tourism and Urban Management in Northwestern Spain : The Pilgrimage to Santiago de Compostela », *Tourism Geographies*, n° 5, p. 446-460.
- Madoz, P. (1847), *Diccionario Geográfico-Estadístico-Histórico de España y sus posesiones de Ultramar*, Tome IV, article Santiago.
- Mercator, P. (1997), *La fin des paroisses ?*, Paris, Desclée de Brouwer, 190 p.
- Otero Pedrayo, R. (1951), *Las ciudades gallegas*, Buenos Aires, Ed. Galicia.
- Rivas, M. (1979), *Galicia, El bonsai atlántico*, Madrid.
- Santos Solla, X.M. (1999), « *Boletín de la Asociación de Geógrafos Españoles*, n° 28, p. 103-117.